

Mathieu Menghini, historien, dramaturge et initiateur de la Marmite, reçoit aujourd'hui le Prix Leenaards de passeur de culture. Rencontre avec un homme soucieux de démocratie et de démocratisation

La transmission, un combat

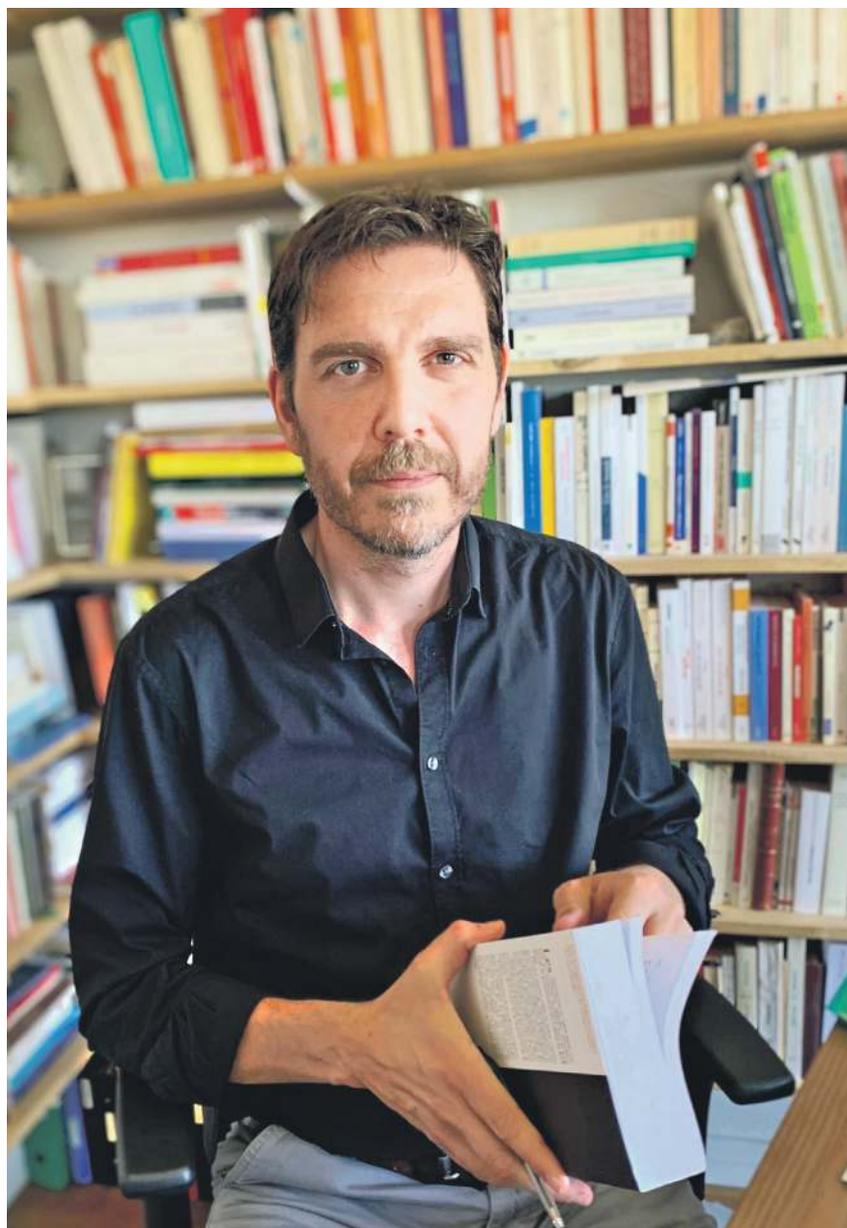
CÉCILE DALLA TORRE

Médiation culturelle ► A Genève, on le retrouve au Café Le Vieux Martin, son fief en quelque sorte, à deux pas de la Haute école de travail social, où il enseigne l'histoire et les pratiques d'action culturelle. L'endroit lui plaît, un bistrot populaire qui le reconnecte sans doute à ses racines paternelles ouvrières. Ce soir, au Théâtre de Vidy, à Lausanne, Mathieu Menghini se verra remettre le Prix Leenaards de passeur de culture. Décerné à une personnalité du monde de la culture, le prix salue sa «soif de démocratisation culturelle». Cette pratique, plus qu'un idéal («on le touche du doigt»), se déploie sur le terrain avec La Marmite, mouvement artistique, culturel et citoyen, et université populaire nomade de la culture, dont il est le concepteur. Une manière de retrouver le sens de l'agora, qui contribuait du temps des Grecs à une «forme d'éducation et de délibération civiques».

Militance associative

Démocratiser, tant la culture que la démocratie, est son leitmotiv. Il l'a mis en œuvre à travers les différentes fonctions qu'il a occupées sur le territoire romand, à la tête du Théâtre Forum Meyrin pendant dix ans, notamment, ou en qualité d'expert culturel «pour resocialiser la manière de penser les politiques culturelles et la place de la culture dans la cité en intégrant les gens, hors responsables de l'administration et professionnels du milieu». Ou encore comme pédagogue artistique, dramaturge, etc.

La liste de ses missions est longue, et compte aussi des mandats politiques, dont huit années au parlement neuchâtelois, ou en tant que conseiller au sein de Pro Helvetia. Mais le parcours, entamé à 8 ans dans la militance associative, n'en est pas moins cohérent pour cet historien de formation, ancien objet de conscience. «Je n'ai pas le sentiment de me disperser mais de mener un même combat, par des médiums et des espaces différents.» Un combat



Le «passeur» Mathieu Menghini dans sa bibliothèque. JULIE DECARROUX-DOUGOUD

qui passe aussi par la modération de rencontres, «ce geste qui opère dans toute transmission ou relation inter-culturelle, de recherche, de résonances, entre l'urgence d'un créateur ou d'un penseur et les urgences existentielles de celles et ceux qui a priori n'avaient pas accès à sa pensée ou à son art.»

Ainsi, en 2016, avec deux acolytes, il cofonde La Marmite, à Genève, pour mettre en relation des groupes sociaux en situation de précarité – jeunes en difficulté, personnes exilées, femmes victimes de violences domestiques, etc. – avec des artistes et intellectuels, et leur faire découvrir des expos, films

et spectacles. Des médiateurs culturels dans chaque canton travaillent avec ces groupes, de huit à quinze personnes, et font le pont avec les œuvres au fil de parcours organisés autour de thématiques définies (utopies, culture et sauvagerie, communauté...), en fonction des spectacles à l'affiche des théâtres associés. «Nous avons au départ dix partenaires en Suisse romande. Nous en comptons aujourd'hui quatre-vingts», se réjouit Mathieu Menghini. Le réseau, maintenant transfrontalier, s'étend cette saison à Annemasse avec la Cie 7273.

Le Valais a rallié La Marmite cette année, après Neuchâtel, Vaud et Genève. Ce sera le cas de Fribourg prochainement. «Un canton de plus chaque année. A l'horizon 2023, nous interviendrons dans tous les cantons de Suisse occidentale, Berne francophone compris. Et avant cela Paris, dans un premier temps en partenariat avec le Théâtre de la Colline, dans un arrondissement populaire; puis Lisbonne.»

Processus d'autonomisation

Difficile de restituer la complexité de ce maillage culturel et social totalement gratuit, qui œuvre en grande partie «en catimini». Les trois veillées publiques annuelles, pour débattre entre autres de démocratisation, ne sont que la pointe visible de l'iceberg, en plus des rencontres et des projections filmiques publiques auxquelles participent les groupes.

Chaque année, La Marmite prend un nouveau départ, avec de nouveaux publics, artistes, intellectuels... Mais elle demeure toujours ouverte à celles et ceux dont le processus d'autonomisation reste en cours, et qui ont gagné confiance grâce à leur participation les années précédentes.

Parmi les nouveaux participants cette année, on citera le groupe neuchâtelois baptisé Pachamama, formé d'élèves en difficultés d'apprentissage et d'intégration scolaire, qui envisagera la nature sous de multiples angles. Il verra les spectacles *My Land*, au Théâtre du Passage, et *Gouverneurs de la rosée* au Théâtre du Pommier; rencontrera le

paysagiste, écrivain, botaniste et entomologiste Gilles Clément, ainsi que l'auteure Odile Cornuz, après avoir fait une visite guidée du Jardin botanique de Neuchâtel et vu le film *Leave no trace* de Debra Granik. Mathieu Menghini n'est pas près d'oublier ces jeunes Neuchâtelois qui, en mars dernier, en dessinant dans une grotte du Locle comme du temps de Lascaux, ont fait le serment de s'y retrouver dans dix ans.

«La Marmite avait au départ dix partenaires, elle en compte désormais quatre-vingts»

Mathieu Menghini

Nourri par ces pratiques, et défendant une information libre et indépendante nécessaire à la démocratie, Mathieu Menghini poursuit ses chroniques «aventines» dans *Le Courrier*, du nom de la colline romaine où se scelle le premier pacte de liberté plébéienne au V^e siècle avant J.-C. Sa première chronique, en 2012, évoquait les révolutions arabes. «Ben Ali est mort, il y a comme un écho aujourd'hui», sourit-il.

Mathieu Menghini appartient à cette catégorie d'intellectuels rares en Suisse romande, dont les connaissances sont aussi vastes que sa bibliothèque, animé par le désir de les transmettre à quiconque n'a pas eu la chance d'y accéder. Peut-être une manière de rendre hommage à son père, immigré italien, ancien membre du parti communiste, qui pose ses valises à Paris avant Neuchâtel où il travaille comme métallurgiste, un homme qui «n'avait pas de culture mais allait voir du Bergman et parlait d'Hegel». Ou à sa mère, issue d'une famille antimussolinienne, qui officiait jadis comme secrétaire de la troupe du TPR, et qui lui a définitivement donné le goût du théâtre. Une histoire de transmission, toujours. I